

réclamait une foule de concessions, même la réforme de la constitution, octroyée depuis trois mois à peine, et déjà trop large pour l'état du pays ; en un mot, il suscitait au gouvernement toutes sortes de difficultés, et donnait au roi les plus grandes craintes pour sa couronne. D'un autre côté, la majorité du pays et une grande partie de l'armée elle-même désiraient peu la guerre, et le refus du Piémont d'organiser une ligue réglant les rapports des divers États italiens entre eux, et assurant l'existence et les droits de chacun d'eux éveillait les soupçons du cabinet de Naples, et donnait quelque poids aux accusations d'ambition et de vues personnelles dirigées contre Charles-Albert. Il est certain que Ferdinand, Léopold et Pie IX ne devaient pas être fort empressés de contribuer au triomphe de celui qu'on annonçait comme le roi futur de toute l'Italie. Néanmoins le gouvernement de Naples finit par céder ; il avait déjà consenti au départ de plusieurs corps de volontaires, et, dans les derniers jours d'avril, il fit partir pour la Lombardie un corps de 16 mille hommes, envoya une partie de sa flotte dans l'Adriatique et se montra disposé à faire suivre ces forces d'autres plus considérables si l'état du royaume le permettait. Il mit à la tête de l'armée un homme agréable au parti libéral, mais peu connu des troupes, et qui avait d'ailleurs cette inaptitude qu'amène fatalement une longue inaction. C'était le vieux général Pepe, qui avait passé sa vie à conspirer contre tous les gouvernements qu'il servait, et qui venait de rentrer d'un exil de vingt-sept ans. Les instructions données à Pepe lui faisaient soupçonner que la détermination du roi était peu sincère et cachait une arrière-pensée ; elles portaient que l'armée devrait